

A L'ASSAUT

JOURNAL DE LA XII^e BRIGADE INTERNATIONALE

Numéro 1

14 février 1937

Avant Propos

9 FEVRIER 1934

9 FEVRIER 1937

Nous présentons aujourd'hui à nos camarades le premier numéro du journal de la 12^e Brigade. Tous nous sentons le besoin d'un lien entre les Bataillons. Nous sommes curieux de savoir ce qui se passe dans les régiments frères; nous éprouvons le désir très net de connaître ce que pensent nos frères d'armes sur tel ou tel événement, nous pensons que le journal de la Brigade pourra remplir ce but. Nous pensons aussi que ce journal augmentera l'unité d'esprit de notre Brigade. Nous assistons, en effet à une expérience sociologique des plus intéressantes; comme le dit fort bien notre camarade Stuart à la fin de son article sur la Colonne Internationale, nous sommes très exactement "une anticipation sur les temps futurs", nous sommes un peu l'image de la "société future", société Internationale soumise à une seule direction comme le sont aujourd'hui les ex-provinces françaises, les anciens Etats Allemands, etc.

Nous devons travailler à unifier toutes les tendances qui se dégagent de cet ensemble bariolé venu de tous les points de l'horizon social.

Tous nos camarades devront venir exprimer leurs sentiments et leurs idées dans ces colonnes qui leur sont largement ouvertes. Tous les membres de notre Brigade pourront ainsi profiter de leurs talents, de leurs réflexions; des échanges de vue devront s'instituer entre camarades de bataillons différents. Nous espérons ainsi accroître le potentiel de solidarité qui existe entre nos divers bataillons. Nos camarades se trouveront plus près de leurs camarades des autres unités, lorsqu'ils connaîtront un peu de leurs sentiments, de leurs idées, de leur vie.

Comment concevons-nous, le travail que nous entreprenons? Nous n'avons aucun plan très arrêté à ce sujet, et nous accueillerons avec satisfaction toutes les suggestions que nos camarades voudront bien nous faire parvenir. Nous soulignons que ce sont les camarades de la base qui devront nous alimenter en articles de tous genres, sur tous les sujets d'ordre général où ils sont particulièrement compétents. Le journal de la Brigade doit être à la hauteur de sa réputation militaire. Nous comptons donc sur eux pour nous aider dans notre tâche. Quant à nous, nous proposons tout d'abord de donner un résumé des nouvelles militaires et internationales de la semaine écoulée, ce qui nous permettra régulièrement de "faire le point".

De plus nous préoccuperons de fournir à nos camarades des articles concernant les questions générales sur lesquelles la documentation leur fait défaut, et qu'il est possible d'obtenir à Madrid; dans cet ordre d'idée, nous espérons pouvoir leur donner des chroniques économiques, historiques ou littéraires.

Nos camarades de l'Etat-Major voudront bien se charger de nous communiquer les "conseils militaires" nécessaires pour parfaire la formation militaire de nos unités. Nous espérons que nos efforts ne seront pas vains et qu'ils contribueront efficacement contre la lutte que nous soutenons contre le fascisme.

LA REDACTION

Au 3^e anniversaire de sa naissance, le Front Populaire barre victorieusement la route au fascisme, en Espagne et dans le monde.

Camarades de la 12^e Brigade Internationale!

C'est avec la plus grande fierté que nous fêtons le 3^e anniversaire de la naissance du Front Populaire pour le Pain, la Paix et la Liberté, de la façon la plus virile et la plus forte: en luttant avec les

journée historique. Suivant l'exemple de Mussolini et d'Hitler, les fascistes français à la solde des requins de grande Banque et d'autres affameurs du peuple, voulaient exploiter le scandale d'un Stavisky, flibus-

ONZE TRAVAILLEURS FRANÇAIS TOMBÉS DANS LA LUTTE ANTIFASCISTE EN FEVRIER 1934



De gauche à droite: VUILLEMIN, BOUDIN, LAUCHIN, SCHNARBACH, TAILLER, BUREAU, PEREZ, PERDREAUX, SCORTICATTI, FONTAINE, CRAIGNOU. A cette liste nous devons encore ajouter: Vincent Morriss, Votero, Serrano, Jean Lamy, tué à Montargis par les Jeunesses patriotes, Roussel, tué à Toulouse, Juston, Besse, tués à Lyon, Marcel Cayla, assassiné par les Croix de Feu à Moissac, Lucien Rivet, tué par un jaune, Maurice Yves, mort à la Santé des suites de ses blessures.

armes à la main contre le fascisme assassin sous le drapeau invincible du Front Populaire d'Espagne et d'Europe!

Le Front Populaire—cette forme nouvelle et si heureuse d'union de tout le peuple contre ses affameurs et ses oppresseurs—est né à Paris, la ville glorieuse de la Bastille et de la Commune, le 9 Février 1934. On se rappelle les faits qui déterminèrent cette

tier de la finance, produit spécifique de leur régime, pour dresser la masse honnête du peuple français contre le prolétariat, contre la démocratie et la République, et afin d'instaurer aussi en France une dictature fasciste. Le 7 et 8 Février, les bandes fascistes essayèrent à plusieurs reprises d'occuper le Parlement, différents ministères et la Présidence de la République. Repoussés, les fas-

cistes réussirent tout de même à imposer au gouvernement parlementaire certaines démissions et à porter illégalement au pouvoir un vieux chef de la réaction, l'ancien président de la République Doumergue à qui les fascistes confièrent la mission de préparer l'installation de leur dictateur.

La réponse du prolétariat et du peuple de France, qui au cours de tant de siècles a accompli la fonction glorieuse d'avant-garde de toutes les forces progressives de l'humanité, ne se fit pas attendre. A l'appel du Parti Communiste de France, le peuple de Paris descendit en masses compactes sur la Place de la République, malgré l'interdiction du nouveau gouvernement Doumergue, pour réaffirmer en luttant héroïquement sa volonté inflexible de barrer la route au fascisme, défendant au prix de son sang, la démocratie, la liberté et la République. Communistes, Socialistes, radicaux, démocrates et républicains de toute nuance se retrouvèrent fraternellement mêlés dans la lutte. C'est de cette journée historique que date de la naissance du Front Unique d'abord, du Front Populaire ensuite. C'est dans la bataille sanglante du 9 Février qu'est né le Front Populaire.

Plusieurs dizaines de prolétaires parisiens tombèrent héroïquement dans la bataille,

confirmant le courage et la vaillance du peuple de Paris et de France. La grève générale du 12 Février, cimentée, au cours d'autres batailles épiques, Le Front Populaire qui était né trois jours plus tôt. D'autres prolétaires tombèrent dans la lutte. Mais le sacrifice de ces glorieux combattants n'a pas été vain. Ainsi que l'a dit le chef le plus aimé de la classe ouvrière française, Maurice Thorez *les travailleurs français tombés les 9 et 12 Février 1934, ont écrit avec leur sang un mot d'ordre qui est devenu un mot d'ordre sacré de tous les peuples du monde: LE FASCISME NE PASSERA PAS!* Et le fascisme n'est pas passé, ni en France ni en Espagne, ni ailleurs. Et il ne passera plus!

Le 9 Février marque une nouvelle phase dans l'histoire des peuples, celle du Front Populaire, celle du regroupement de toute la masse du peuple autour du prolétariat, pour défendre victorieusement et conquérir ces biens suprêmes de l'humanité qui sont la Paix et la Liberté, contre le pire ennemi de l'homme: le fascisme.

Aujourd'hui le Front Populaire se réalise et triomphe dans tous les pays. Encore une fois le peuple de France a ouvert la marche aux forces du progrès humain, contre la nouvelle et la plus sanglante des barbaries

fascistes. Et ce n'est pas par hasard qu'à la direction politiques de nos Brigades Internationales qui expriment la solidarité en fait du Front Populaire d'Europe à celui de l'Espagne, se trouve une grande figure du peuple français, l'une de celles qui ont été les créateurs et qui sont les animateurs du Front Populaire, le camarade André Marty, dont notre bataillon Franco-Belge s'enorgueillit de porter le nom.

Le troisième anniversaire de la création du Front Populaire coïncide avec une nouvelle phase de notre lutte en Espagne: celle de l'attaque qui écrasera le fascisme, libérera l'Espagne des anciens généraux traîtres et de l'invasion du fascisme International, qui fera triompher le Front Populaire du Peuple, de la Paix et de la Liberté dans le monde.

Vous avez le droit d'être fiers, camarades, de la vaillante 12^e Brigade Internationale, vous les combattants volontaires de la liberté, qui êtes les artisans héroïques, avec nos courageux frères d'Espagne, de ce nouveau triomphe de l'humanité!

Vive le Front Populaire! Vive l'héroïque peuple d'Espagne qui lutte pour le triomphe du Front Populaire dans le monde!

Le Commissaire Politique de la
12^e Brigade,
MARIO NICOLETTI

VIE DE LA BRIGADE

Le Bataillon "Garibaldi" à l'Avant.-Garde de la lutte contre le fascisme international

La lutte qui depuis six mois ensanglante la terre d'Espagne, lutte de tout un peuple contre la réaction nationale et internationale, a profondément touché les masses populaires du monde entier.

Pour la première fois dans l'histoire, des travailleurs de tous les pays et appartenant à diverses classes sociales et partis politiques ont compris la nécessité de s'unir pour défendre les armes à la main la République Démocratique espagnole et en même temps les libertés des peuples du monde entier.

Les Italiens qui, depuis quatorze années, souffrent sous la féroce dictature mussolinienne ne pouvaient pas être absents de cette lutte héroïque. Dès les premiers jours de la révolte des généraux espagnols, les meilleurs Camarades du prolétariat Italien ont demandé à partir pour s'enrôler dans l'armée républicaine espagnole. Ces camarades ne furent pas découragés par les difficultés bureaucratiques et diplomatiques qu'ils rencontrèrent, et dès les premiers jours, il se forma en Espagne l'héroïque centurie qui prit le nom d'une des plus nobles figures du prolétariat italien "Gastone Sozzi". Cette centurie se couvrit de gloire sur les divers fronts d'Espagne. Un seul nom, un seul exemple: le camarade Corizia qui, avec sa mitrailleuse, protégea le pont d'Irun permettant ainsi l'évacuation de toute la troupe, sacrifiant volontairement sa vie pour sauver celle de ses camarades. L'exemple de la "Gastone Sozzi" se propagea et les volontaires pour l'Espagne affluèrent par centaines: communistes, socialistes,

anarchistes, républicains et sans parti. Ce fut une émulation magnifique parmi les camarades qui risquaient leur vie pour passer la frontière d'Italie pour aller démontrer que ce ne sont pas les aviateurs, ni les bombardeurs de Mussolini, assassins de



Notre camarade Gustave Regler, entouré de Roazio, ex commissaire politique du Bataillon «Garibaldi» et de Valentini, son successeur.

femmes et d'enfants, destructeurs de villes sans défense de l'Espagne, qui ont le droit de parler au nom des Italiens, mais au contraire le peuple qui vit la même angoisse que celle du peuple espagnol et qui sait que la défaite du fascisme en Espagne sera le commencement de la défaite du fascisme dans tous les pays. Cette massive affluence des volontaires de tous les Partis d'avant-garde et des classes sociales créa le problème de la formation d'un bataillon italien qui représenterait cette magnifique unité d'un peuple en lutte pour la liberté. Aucun nom n'était plus approprié que celui de "Giuseppe Garibaldi" héros légendaire qui avait consacré toute sa vie à la lutte pour la liberté du peuple.

Le Bataillon "Garibaldi" continua la tradition de "Gastone Sozzi" et ils sont innombrables les actes d'héroïsme accomplis par ce bataillon: où se trouve le bataillon "Garibaldi", le fascisme ne passe pas. Ce serait trop long de faire la liste de ses héros, un nom suffit pour tous: Guido Picelli, connu et aimé de tous les travailleurs italiens, l'héroïque défenseur de Parma qui, en Espagne, organisa et instruisit les nouveaux arrivés et par la suite se réintégra dans le bataillon "Garibaldi" ou il lui fut donné le commandement de la première Compagnie ou il se distingua par sa valeur militaire et son courage. Il tomba en héros à la tête de sa Compagnie, dans une opération dans laquelle le bataillon remporta une brillante victoire.

La perte du camarade Picelli est une perte très grave pour les travailleurs italiens. Le Bataillon "Garibaldi" saura remplacer les vides créés par la mitraille fasciste avec des nouvelles forces; donnant ainsi la preuve au monde entier, avec son unité organique et politique, de sa volonté

KOBIETY SA Z NAMI!

(DODATEK DO "DABROWSZCZAKA")

Wiezniarki polityczne Fordonia pozdrawiaja nasz bataljon

Jeden z naszych zolnierzy otrzymał list z Polski od bylej wiezniarki politycznej. Píše ona o strasznym polozeniu wiezniarek politycznych Fordonia. Miedzy innymi podaje co następuje:

"... Tam sa straszliwe warunki- inaczej napisalyby do Was. Sa bite, katowane i poniewierane. Polecily mi w imieniu wszystkich

Kobiety a wojna

Gdy latem zeszlego roku zabrzmialy pierwsze strzaly, gdy lud hiszpanski chwycil za bron w obronie zagrozonej wolnosci, tyziasce kobiet ruszylo na front by razem ze swymi mezami, ojcami i braćmi stawic faszystom bohaterski opor. Milicjantki hiszpanskie walczyly z karabinem w reku i niejedna z nich zyciem swym przypieczetowala swe antyfaszystowskie przekonania.

Ale i na tyłach miliony kobiet pracuje owocnie dla wojny. Armja nie moglaby prowadzic wojny gdyby nie te legjony cichych lecz cennych pracowniczek o ktorych czesto nawet nie wiemy.

Wszyscy wiemy naprzyklad o olbrzymiej pracy humanitarnej prowadzonej przez Czerwoną Pomoc. Setki szpitalow rozsianych po calym kraju, tyziasce przychodni i gabinetow leczniczych, pomoc materjalna ofiarom wojny i ich rodzinom, wziecie na siebie znacznej czesci pracy zwiazanej z ewakuacja Madrytu — wszystko to jest dzielem Czerwonej Pomocy. Ale malo kto z nas zdaje sobie tego sprawe ze cala niemal ta olbrzymia praca prowadzona jest przez kobiety. One to kieruja szpitalami, one organizuja pomoc ofiarom wojny, one wreszcie stoja na czale najrozmaitszych akcji humanitarnych.

Tyziasce robotnic, chlopek i gospodyn domowych pracuje na rzecz wojny. Czesto po calodziennym ciezkiem dniu pracy znajduja jeszcze czas aby udac sie do warsztatow krawieckich, stworzonych

Dokonczenie na str. 2 ej.

przeslac Wam najplomienniejsze pozdrowienia i najradosniejsze zyczenia zwyciestwa dla wszystkich Dombrowszczakow i bojownikow Wolnej Hiszpanji. Sercem i dusza jestesmy z Wami! Najmniejsza wiadomosc o Was wzmacniala nas postokroc. **ZWYCIESTWO, WOLNOSC! ROT FRONT!**"

List ten nie wymaga komentarzy. Wzruszeni jestesmy Waszymi zyczeniami, drogie towarzyszki i z kolei zyczymy Wam rychlej wolnosci i tryumfu naszej wspolnej sprawy, sprawy Frontu Ludowego!

DO NASZYCH RODZIN!

Zony, matki i siostry!

Dzis, w dniu 9-ym marca zolnierze naszego bataljonu zasylaja Wam swe najlepsze bojowe pozdrowienia. Wasze listy dodaja nam sil do walki, Wasze sedeczne slowa upewniaja nas ze dobrze spelniamy swój szczytny obowiazek antyfaszystowskich bojownikow. Wiemy ze pamietacie o nas i o sprawie za ktora sie bijemy. Wiemy ze kazda z Was jest dzielna propagandystka naszych idei. I dzis w Miedzynarodowy Dzień Kobiet przyrzekamy Wam ze bedziemy robili wszystko co lezy w naszej mocy aby szybko zmiazdzyc faszyzm, obronic Wolnosc i powrocic do Was z uczuciem godnego spelnienia obowiazkow antyfaszystow i potomkow Dombrowskiego ktorego imie jest dla nas sztan-darem!



Typy kobiet hiszpanskich.

Do wiezniarek politycznych Fordonia i wszystkich wiezien w Polsce!

TOWARZYSZKI Z ZA KRAT!

Dzis, w Miedzynarodowy dzien Kobiet nasz Bataljon im. J. Dombrowskiego zasyla Wam swe plomienne pozdrowienia!

Robotnice, chlopki i inteligentki, najlepsze corki ludu polskiego, jestescie—wraz z niezliczona masa tych wszystkich ktorzy walcza o Wolna Polske — chluba naszego narodu!

My w Hiszpanji walczyliśmy z bronia w reku przeciw faszyzmowi. Walczyliśmy w obronie wolnosci bohaterskiego ludu. Szczęśliwi jesteśmy ze dzieki naszemu czynowi

imie naszej drogiej ojczyzny na nowo powraca na usta wszystkich demokratow swiata. Szczęśliwi jesteśmy ze imie Polski przestanie byc symbolem ucisku i niewoli, i ze haslo "Za Wolnosc Wasza i Nasza" na nowo powiedzie nas do nowych bojaw, do nowych zwyciestw nad wrogami wszystkich ludow!

Nasi zolnierze padaja od kul niemieckich i wloskich. Nad naszymi glowami fruwa ja Junkry i Caproni. Na nasze okopy chca wdrzec sie tanki Hitlera i Mussoliniego. Walcza z najezdzcami bronimy naszej wlasnej sprawy. Wszak ci ktorzy dzisiaj dlawia Hiszpanje jutro moga rzucic sie i na Polske! Kazdy z nas przeponony jest swiadomoscia ze walczy przeciw faszyzmowi, najwiekszemu wrogowi naszego ludu, ze walczy i w obronie NIEPODLEGLOSCI POLSKI. I dlatego nasz Bataljon juz zdobył sobie slawe jednego z najlepszych. Dumni jesteśmy z tej slawy. Dumni jesteśmy z sympatji jaka otacza nas kraj i przyrzekamy: **No pasaran!** Wraz z naszymi braćmi hiszpanskimi walczyc bedziemy do ostatniej kropli krwi i—silni poparciem ludu Hiszpanji i swiata—**ZWYCIEZYMY!**

Drogie towarzyszki!

Nie zapominamy o Was, zakladnikach faszyzmu. Wiemy kto i dlaczego odebral Wam wolnosc. Wiemy z jakim mestwem i powieciem prowadzilyscie walke o lepsza przyszłosc dla Waszych dzieci i dla Was. Jest Was tyziasce we wiezieniach ale i miliony na wolnosci. Miliony kobiet pracujacych ktore zrozumialy kto jest ich przyjacielem a kto wrogiem. Wy, najlepsze z posrod kobiet naszego narodu, bojowniczki Frontu ludowego, macie za soba cala Polske.

Ta prawdziwa Polska fabryk i chat wiąże nadzieją swego wyzwolenia ze zwycięstwem Frontu Ludowego i z Waszą, towarzyszy, wolnością!

Wasza praca na wolności, Wasze mestwo we więzieniu napelniają radością i otuchą wszystkich uczciwych ludzi. Powstałyście przeciw nędzy i uciskowi i lud już to pojął. Katują Was i gnębia ale na wiadomość o tym cała Polska drży z gniewu i oburzenia. Zaciśkają się twarde pięści robotnicze i szybko podniosą się w górę. I w Polsce zwycięży Front Ludowy!

W Międzynarodowy dzień Kobiet Bataljon Im. Dombrowskiego zasyła proletarjackie pozdrowienie więźniarkom politycznym, żołnierzom Polskiej Armii Wolności!

WOLNOSC!

Kobiety a wojna

Dokonczenie ze str. 1 ej.

przez najrozmaitsze organizacje antyfaszystowskie i szyc tam bezpłatnie ubrania i bieliznę dla żołnierzy i rannych. Inne zajmują się zbiorcami inne wreszcie zajmują się pracą kulturalną, likwidowaniem analfabetyzmu lub opieką nad dziećmi.

Ale już największe uznanie na-



Kobiety szyją odzież i bieliznę dla żołnierzy

leży się towarzyszkom pracującym w szpitalach. Olbrzymia większość naszych rannych żołnierzy z zachwytem i uznaniem wyraża się o pracy pielęgniarek. Są one nie tylko sanitariuszkami ale i najlepszymi przyjaciółkami rannych którym wszelkimi siłami starają się umilić ten ciężki dla każdego okres.

Kobieta hiszpańska jest dzielna bojowniczką antyfaszystowską. Nie tylko sama stara się być użyteczną ale i zagrzewa swych bliskich do walki i pracy. Głęboko wryło się w jej serce hasło rzucone przez bohaterkę ludową Passionarję: **Lepiej być wdową po bohaterze niż żoną tchorza!**

LINA ODENA

W wojnie obecnej nie tylko mężczyźni są bohaterami. Wieleż to mamy kobiet które po cichu z oddaniem spełniają swój obowiązek na tyłach! Tysiące tych cichych bohatererek pracuje w szpitalach

ukcje wojenne które nieraz muszą przyplacić życiem Do tych ostatnich należała Lina Odena, sekretarka Krajowego Komitetu Kobiet Dla Walki z Faszyzmem i Wojna. Lina Odena była łączniczką



spełniając swą humanitarną misję opieki nad rannymi. Setki tysięcy kobiet pracuje w fabrykach starając się jaknajwięcej i jak najlepiej produkować aby zaspokoić potrzeby kraju i umożliwić mężczyznom obronę zagrożonej wolności. Ale liczne są i bohaterki frontu, milicjantki spełniające fu-

przydzielonym do służby lotniczej. Fewnego dnia zablakala się w gorach i wpadła w ręce faszystów. Wiedziała co ją czeka. Wolala wybrac śmierć. Wypaliła sobie w skron z rewolweru.

Takich kobiet tysiące jest w Hiszpanji. Lud hiszpański może być dumny ze swych cór!



Kobiety i mężczyźni przy zbiorze oliwek. Teraz pracują na sobie...

Na więźniarki polityczne

W Międzynarodowy Dzień Kobiet oficerowie i komisarze polityczni naszego bataljonu zebrali się razem dla uczczenia tego święta. Obecni byli towarzysze polscy, hiszpańscy i z krajów bałkańskich. Po okolicznościowym przemówieniu i odczytaniu listu od więźniarek politycznych Fordonia urządzona została na miejscu składka na rzecz więźniarek politycznych Polski i krajów bałkańskich. Żołnierze naszego bataljonu również brali udział w suskrypcji. Lista która podajemy poniżej nie jest jeszcze kompletna.

	Pt.
Adamiec	600
Ulanowski	500
Stomatoff	500
Matuszczak	400
Jandik (Karol).....	400
Migatulski (Gustek).....	400
Chrystoff	400
Dudek	400
Barwinski (Janek).....	350
Szkliniarz	250
Wisniewski (Stefan).....	250
Komar (Wacek).....	200
Simon	200
Jewczuk	200
Jazwinski	200
Dr. Vedin.....	200
Dr. Feliks.....	200
Stasiek	200
Kirszenbaum	200
Blazej	150
Gorka (Moryc).....	100
Adamowicz	100
Bauman	100
Hirszowicz (Benek).....	100
Scislowski (Marok).....	100
Ajzner (Wiktor).....	100
Szaryc	50
Ostawczenko	50
Szulewicz	50
Komisarz pol. komp. hiszp.	50
Kapitan hiszpański.....	50
Włodarz	50
Krysker	50
Nowak Władysław.....	50
Suma Stanisław.....	25
Bernard Jan.....	25
Tajfer Józef.....	10
Wegrzyn Jan.....	10
Bergzel Banek.....	10
Kaptur Konstanty.....	5

UWAGA. Stronica ta ukazała się ze znacznym opóźnieniem ze względu od redakcji niezależnych (brak papieru).

DIANA. Artes Gráficas.-Larra, 6.-MADRID

de lutter jusqu'à la fin non pas seulement pour la libération de l'Espagne de la barbarie fasciste mais aussi pour continuer la lutte qui mettra fin au régime de terreur et de sang qui depuis quatorze années opprime notre Patrie, notre Italie.

FRANCESCO WUHRER

Unité politique

Un journal de la Brigade, très bien. Premier pas vers l'unité politique de la Brigade. Après la réunion des commissaires et responsables politiques des 12ème et 14ème Brigades, nous avons constaté que les bataillons de la Brigade n'étaient pas assez en liaison. Par l'organe de ce jour-

nal nous aurons l'occasion de mieux nous connaître. Il nous permettra d'éliminer les faux bruits sur tel ou tel bataillon que certains camarades ont plaisir à entretenir dans un but peut-être bien déterminé. Nous pourrions dire, dans la Bataillon "Garibaldi", Dombrowski, et Andre Marty, voilà ce qui se passe: Bonne méthode pouvant combattre la jalousie qui ne doit pas exister entre nous. Savoir comment sont organisés les bataillons pourra servir aux uns ou aux autres à mieux s'organiser. Cette façon de coordonner les efforts est la seule capable de présenter une brigade de choc qui fera honneur à notre E. M. et nous conduira vers de nouveaux succès qui contribueront à l'écrasement du fascisme en faisant triompher la république espagnole du front populaire.

MANIOU

LES BRIGADES INTERNATIONALES

"Formule nouvelle" de la défense de la liberté, de l'égalité à la base, et du droit

Nous tous, vengus de bien des pays, avons reçu dans notre jeune âge, à l'école, parfois à la maison, et au contact de quelques gens dit "bien pensants" une instruction civique faisant considérer comme parfait le système social dans lequel nous grandissons, et qu'aucun sacrifice ne serait de trop pour maintenir l'ordre établi.

Si nous opposions une timide objection sur la nécessité arbitraire du don de notre sang à la "patrie" capitaliste à laquelle nous appartenions par notre naissance, les foudres de nos censeurs nous accablaient, et parfois on condescendait à nous expliquer, la nécessité éternelle d'une armée nationale et d'un patriotisme extrême, ces deux conditions pouvant seuls préserver et défendre "La liberté, l'égalité et le droit". Les considérations héréditaires allaient bon train, et pour nous gagner tout à fait à l'idéal patriotique, on exaltait la supériorité de la nation et de la race à laquelle nous appartenions, tandis que les tares possible des nations voisines étaient soigneusement grossies.

Une autre manière de voir est née, réalisée concrètement par la colonne Internationale. Elle défend, la liberté, l'égalité à la base, et le droit.

Devant elle, le système boiteux de la "patrie imperialiste" s'efface. Elle a dans son sein les éléments de toutes les races de toutes les nations, et le peuple mondial, conscient de sa valeur et de ses droits.

Tous ces hommes rassemblés en elle, ont compris les grossiers subterfuges qu'employaient leurs maîtres pour les faire s'entre tuer au nom d'une "patrie", plus barbare et infiniment plus exigeante que Kali la déesse des Hindous primitifs.

Les Brigades Internationales sont la "formule nouvelle" de libération du peuple.

Jamais nous n'y donnerons assez de nous-même, et jamais notre enthousiasme ne sera trop grand pour exalter la tâche du jour, "Vaincre le fascisme".

Les Bataillons de la Colonne Internationale, leur personnalité collective.

Les volontaires réunis à Albacete dans les premiers jours de Novembre, furent les premiers éléments des bataillons de la colonne, classés par langue plutôt que par nationalité: les italiens, les français, les

allemands, etc... En montant au front chaque bataillon reçut un nom; souvent celui d'un leader révolutionnaire, de son pays parfois celui de sa ville, ou de sa contrée qu'il voulait libre de tout joug.

Chacun d'entre eux a, depuis, eu son baptême du feu, a fait ses premières armes, est devenu un Bataillon volontairement discipliné.

Une personnalité collective caractérise maintenant chaque bataillon, les qualités et aptitudes particulières de chaque nation se font jour, toutes oeuvrant contre un "ennemi commun". Qui n'a pas compris mieux que, dans tous les livres, la discipline militaire ancestrale des camarades allemands; le courage et l'amour parfois excessif des français pour le bon vin d'Espagne, chacun avec soi le meilleur et le pire de sa race. Il faut noter que chacun s'est efforcé de ne donner que le meilleur de lui même.

Notre Bataillon André Marty quelques uns, de ceux qui le composent.

Notre Bataillon André Marty, riche de ses trois mois d'expérience, s'est déjà forgé une personnalité. Sa réputation est excellente à ce jour, et pour qu'elle devienne meilleure chacun de ceux qui le composent doivent bien saisir les rapports qui existent entre la personnalité individuelle du milicien Franco-Belge (qu'il ait ou non un grade) et la personnalité collective du Bataillon; véritable synthèse des valeurs représentées.

Voici quelques figures entre cent autres, des camarades du Bataillon. Si vous le voulez commençons par un gas de la mi-



Maurice Thorez, entouré de Francesco Anton, inspecteur général de guerre (à droite) et du camarade Mije, commissaire de guerre, membre du Comité Central du Parti Communiste, lors de sa dernière visite à Madrid.



Notre camarade Bernard, commandant du Bataillon Franco-Belge et notre camarade Pimpaud, commissaire politique du même Bataillon, blessés le même jour, qui vont bientôt nous l'espérons, reprendre leur place parmi nous.

traile. Il a l'aspect d'un petit bonhomme sérieux et gouailleur à la fois, genre d'adolescent mûri. Billancourt est bien représenté, et les Jeunesses Communistes de la-bas nous ont fait un beau cadeau. Pour qu'on ne risque pas de se méprendre sur ses opinions, il a un foulard bien rouge et porte sur la tête la réplique du célèbre béret de Marty (oh!, coquetterie). L'anonymat n'est pas de rigueur, c'est du sympathique Leg... qu'il s'agit. Ce copain-là maintenant chef de pièce plein d'amour pour sa mitrailleuse, qu'il a, dans certains cas, porté seul sur son dos, alors que la mitraille sifflait; ce copain reflète une des classiques figures des combattants de notre Bataillon: *grande gueule-dévouement absolu.*

Un grand maigre de la 2^e Compagnie, ce doit être J. A.; ses camarades de Schaelbech suivent de loin ses pérégrinations. Il a rempli successivement plusieurs emplois: brancardiers, agent de liaison de l'E. M. au P. C., etc... présentement chef de section. Durant ses diverses attributions, il a toujours fait son boulot en conscience; il est silencieux, positif, actif, et je le propose en exemple à certains camarades qui ne se trouvent à leur place dans aucun endroit.

Assez parlé des anciens, voici maintenant un "Bleu", arrivé en renfort, il y a une semaine, il est rentré seulement en possession d'un fusil ce matin, mais quel fusil! (nous en parlerons d'autre part). De taille moyenne, un collier de barbe qui promet, des yeux francs. Il est de ces gens réfléchis qui ne digèrent pas les bluffeurs qui racontent leur vie du front en collectionnant les hécatombes et les situations tragiques. Par contre ce "Bleu" a un sentiment qui tient à la fois de l'estime et de la considération pour les "Anciens" qui exposent simplement leurs impressions. Il est très curieux lui-même de savoir quelle sera son attitude quand il montera "là-haut"—on voudrait être à ses côtés quand l'attaque sonnera pour l'assurer de notre entière amitié.

C'est une figure extrêmement sympathique, image concrète du dernier renfort. j'oubliais un enfant de la terre d'Afrique, Mo..., il se désespère quand le service dont il est responsable ne marche par parfaitement... Très conscient de la tâche qu'il doit remplir ici. Par sa présence ici, il mon-

NOS ENQUÊTES

Connaître à fond le travail dans nous sommes chargés, l'accomplir avec le plus de conscience et de soin possibles: telle doit être l'ambition de chacun d'entre nous. Nous ne pouvons arriver à un tel résultat sans nous renseigner auprès des camarades chargés des mêmes responsabilités, sans savoir comment ils s'y prennent pour donner à leur activité le maximum d'intensité. Et c'est pourquoi, il nous a semblé intéressant d'effectuer une enquête auprès de tous les camarades responsables chargés d'une fonction déterminée, pour leur demander de nous décrire leur travail et la manière dont ils l'accomplissent. Nous réaliserons ici la synthèse des réponses reçues, et nous pourrons ainsi publier des conseils pratiques fortement documentés, sous des titres divers, par exemple: "le travail que doit faire un bon fourrier".

SOLIDARITÉ

En reconnaissance des cadeaux reçus du Secours Rouge Internationale, une souscription parmi les téléphonistes, attachés à l'Etat-Major de la 12^e Brigade.

Cette souscription a rapporté la somme de 755 pesetas qui ont été remis au Bureau du S. R. I. à Madrid.

tre qu'il veut participer à la libération de ses frères exploités, par le gros capitalistes colonisateurs, et parfois même enrôlés de gré ou de force comme mercenaires, au service des chefs fascistes.

Beaucoup d'autres copains pourraient aussi être cités en exemple. Pour donner une idée des gas qui représentent ou qui composent "notre" bataillon, j'ai pêché au hasard quelques noms, tous, autant que nous sommes nous avons apporté quelque chose de productif à notre collectivité, c'est dépeint ici doit savoir que c'est un peu de son image que j'ai voulu exprimer en citant quelques exemples.

Ce qui fera de la Colonne Internationale une armée d'élite: L'émulation.

Depuis qu'elle existe, la Colonne Internationale a toujours estimé ses héroïques camarades espagnols. Mais elle a aussi beaucoup payé de sa personne... Aujourd'hui ses moyens sont plus puissants, l'organisation générale est meilleure, il est possible de faire beaucoup mieux, surtout avec ce facteur essentiel: **L'Emulation.** L'émulation doit s'exercer tout d'abord entre miliciens, entre sections, compagnies, bataillons, (ceux-ci ayant les qualités spécifiques de la nation et de la race qu'ils représentent).

La Colonne Internationale est une anticipation sur les temps futurs, il ne tient qu'à nous qu'Elle aie la "Classe" que mérite toute anticipation.

HENRY STUART

"Comment doit travailler le chef de section", etc..., etc...

Tous les camarades de la base, qui peuvent tous être appelés à occuper les fonctions étudiées seront déjà au courant, de leur travail et de leurs devoirs éventuels; et ils accepteront plus facilement une responsabilité dont ils connaîtront à l'avance toute l'étendue. D'autre part, connaissant mieux le travail de leurs chefs, ils pourront être plus à même de le leur faciliter.

Nous commençons dès aujourd'hui ce travail d'auto-éducation en demandant à tous les camarades, occupant la charge de fourrier dans les compagnies de nous envoyer le plus tôt possible un rapport, très détaillé, contenant le plus d'exemple possibles, sur leur travail.

Pour faciliter leur travail, nous leur proposons le schéma suivant:

1.^o Qualités requises pour être un bon Fourrier de Compagnie, l'homme.

2.^o Son rôle, ses fonctions, description de tous les travaux dont il est chargé.

3.^o Les difficultés rencontrées dans l'accomplissement de son travail - Comment il les a résolues. Exemples précis.

4.^o Ses rapports avec le commandement militaire (chef de section, commandant de Compagnie); avec les responsables politiques.

5.^o Ses rapports avec les hommes.

6.^o Le Fourrier, "second" du Commissaire Politique de la Compagnie.

Son influence sur le moral des hommes.

Il est inutile de préciser que tous les camarades de la base sont invités à nous dire ce qu'il pense du rôle du fourrier au sein de la compagnie; nous accueillerons leurs suggestions avec un très grand intérêt.

Quand à nos camarades fourriers, qui comprendrons très certainement toute l'utilité de ce travail, nous leur deman-

sons de nous faire parvenir dès qu'ils le pourront, dans leur langue maternelle, s'ils ne peuvent le faire en français, leur rapport que nous espérons très étendu.

Toute la correspondance devra être adressée à la "Rédaction du journal de la Brigade", par l'intermédiaire des Commissaires Politiques de Bataillon.

LA REDACTION.

HELFT! HELFT! HELFT!

Aufruf der deutsche und italienischen Hilfsorganisationen.

Deutsche und italienische Hilfsorganisationen erlassen einen gemeinsamen Aufruf — nachdem seit einigen Wochen eine erfreuliche Einheit im Zusammenwirken auch der deutschen Organisationen zustande gekommen ist — in dem es u. a. heisst:

Wir, die deutschen und italienischen Hilfsorganisationen, fühlen uns solidarisch mit dem spanischen Volk. Sein Feind ist unser Feind, sein Kampf ist unser Kampf!

Die deutsche Mutter, deren Sohn wegen seiner antifaschistischen Gesinnung in den Folterkellern der Gestapo sein Leben lassen musste —
die italienische Mutter, deren Sohn in den Gefängnissen Mussolinis ver-mordet —
die spanische Mutter, deren Sohn von den Franco-Söldlingen hingemordet wurde —
sie alle mahnen, die internationale Solidarität für die Opfer wirksamer zu gestalten.

Dank gebührt den mutigen Sammlern und Spendern in Deutschland und Italien, die trotz Gefahren diese Solidaritätsarbeit leisten. Ihrem Beispiel müssen alle anderen Länder folgen.

Wir deutschen und italienischen Hilfsorganisationen, die wir auf gemeinsamer Grundlage die Hilfsarbeit für unsere politischen Gefangenen und deren Familien leisten, fühlen uns verpflichtet, unsere Hilfe und Solidaritätsarbeit zu verstärken. Die Niederlage des Faschismus in Spanien und ausreichende Hilfe für alle Opfer des Faschismus ist das Ziel.

Wir appellieren an die freiheitliche und friedliebende Bevölkerung aller Länder! Stärkere Hilfe für unsere politischen Gefangenen und deren Familien, zeigt Euch solidarisch mit dem kämpfenden Volk in Spanien!
Es lebe das gemeinsame Werk Solidarität! Für die Opfer der Barberei und der Reaktion! Für die Hilfe ihrer Familien! Für den Sieg des spanischen Volkes!

GEMEINSAMER ÜBERPARTEILICHER HILFSAUSSCHUSS:

Deutsche Liga für Menschenrechte;
Albeter-Wohlfahrt Deutschlands;
Rote Hilfe Deutschlands;
Ernst Eckstein-Fonds;
Internationale Hilfsvereinigung Deutschlands;
J. S. K. Hilfe;
Verband Deutscher Lehrer-Emigranten;
Rote Hilfe Italiens;

Italienischer Matteoti-Fond;
Ständiger Solidaritätsausschuss;
Pezenti Komitee;
Italienischer Hilfsausschuss für das spanische Volk;
Internationales Hilfskomitee für die Opfer des italienischen Faschismus;
Italienischer Patronat für die Hilfe der Opfer des Faschismus.

Nos rapports avec le peuple espagnol

Nous avons reçu de l'Agrupacion Feminina Antifascista et d'un groupe de miliciens, les lettres suivantes:

1°) Lettre de l'Agrupacion Feminina Antifascista.

"CAMARADES DE LA COLONNE INTERNATIONALE: SALUT!

C'est un groupe de femmes antifascistes espagnoles, qui s'arroge l'honneur de vous appeler leurs compatriotes. Et comme cette phrase pourrait ne pas vous paraître claire, nous allons essayer de vous l'expliquer.

Ils marchent par là, ces pauvres êtres

misérables, malades de corps et d'esprit, qui, au nom d'un dieu étranger, abusés par leurs pauvres imaginations arriérées, se dévouent au pieux travail d'assassiner nos fils et nos femmes, de détruire nos foyers et de prendre pour but favori de leur mitraille (achetée à l'étranger en échange de morceaux de notre Espagne chérie) nos ambulances sanitaires, nos hôpitaux et tous ces centres qui représentent sous une forme ou sous une autre, la culture et le progrès. Si ces hommes, si différents de nous en tout, n'hésitent pas à s'octroyer le qualificatif d'espagnols il est facile de comprendre combien nous avons de raisons de vous considérer comme nos compatriotes, nos

citoyens d'honneur, vous qui devant la lâcheté de nos ennemis communs, n'avez pas hésité à abandonner votre peuple, votre famille et les douceurs de votre foyer, pour venir occuper un poste dangereux dans nos tranchées, pour lutter vaillamment avec nos combattants. Nous sommes donc des compatriotes.

Nous nous proposons de vous écrire le plus fréquemment possible, ce que nous n'avons pu faire jusqu'à présent, car l'arrière a aussi ses exigences, afin d'être plus directement en relation avec nos chers combattants. Mais si, on ne peut souvent abandonner l'aiguille pour prendre la plume, remarquons que notre pensée est toujours libre, et qu'avec cette pensée, nous pouvons faire de fréquentes visites à nos braves lutteurs, fières d'avoir sur nos fronts, les plus vaillants, les plus courageux, les plus braves dont la capacité de résistance, dont la valeur inégalable suscitent l'étonnement et l'admiration du monde.

Et rien de plus. Nous ne voulons pas accaparer plus longtemps votre attention toujours alerte et vigilante. En avant, camarades! Pour la victoire de la juste cause! Pour le triomphe final!

Salut!

Pour le Comité: La présidente,
CONCEPCION GONZALEZ

2°) Lettre du groupe de miliciens:

"Une fois de plus, j'ai le plaisir de saluer tous les braves camarades qui défendent l'indépendance de l'Espagne et qui se comportent si bravement sur tous les fronts où ils opèrent.

En tant que Commandant c'est pour nous une joie infinie que de nous adresser à vous, hommes d'honneur aux nobles idéaux, qui avez su faire le sacrifice de votre vie pour la cause de la liberté, du droit, et de la justice. C'est pour cela, lorsque nous parlons des braves camarades de la Brigade Internationale, que nous le faisons avec une grande émotion, avec la plus vive des sympathies. L'un de nos camarades, homme de lettres, Pedro L..., a eu la gentillesse de nous envoyer une collection de livres pour que nous les fassions parvenir à la Brigade Internationale.

Nous autres qui défendons le droit, et aussi défenseur de la culture, nous ressentons un plaisir très vif à vous envoyer cet aliment spirituel, qui fait tant de bien à l'humanité, du moment que ceux qui se trouvent sur le front, défendant la liberté des patries, le Droit International et le Droit des Gens, ont aussi le droit d'y participer.

Pour ce double motif, nous sommes heureux de vous envoyer aujourd'hui cet aliment spirituel, qui est le fusil le plus dangereux du monde: celui de la culture."

Nous extrayons du journal "Heraldo de Madrid" du 8-2-37, l'article suivant:

HOMMAGE A LA COLONNE INTERNATIONALE

"Parmi les aides reçues par le peuple espagnol dans sa lutte contre le fascisme, peu d'entre elles, pour ne pas dire

(Voir la suite page 8.)



A Pantin, entre les vestiges des fortifs et la rue Magenta, l'avenue Jean-Jaurès est bordée sur environ deux cents mètres, par des boutiques basses, mal bâties, plantées de travers, qui ont l'air de vieux guignols d'enfants, collés les uns aux autres. Leurs étalages se précipitent à la rencontre du passant jusqu'au milieu du trottoir, ignorant les ordonnances savantes et les modernes présentations. C'est une sarabande effrénée de plats et de lessiveuses, de marmites et de légumes; de couvre-pieds «tout coton» et de fauteuils «tout plaqué»; de tristes robes en tissu «fantaisie» et de peignoirs à larges fleurs qui semblent taillés dans des restes de papier peint; de poupées chemisées de tartatane, jouxtant des zouaves de carton bouilli, des avions de fer ripoliné, toute une pauvre joujouaille frêle, mince, mal ajustée, destinée à ne durer intacte que cinq minutes, dès que tripotée par des mains enfantines. Derrière les façades de ces échoppes hariolées, éclairées, animées par la vie du trafic, se crispe un magma obscur et silencieux, fait de roulottes, de baraques, de cavernes de bois, de noirs apprentis agrippés les uns aux autres, tasés en paquets. Le magna s'étend assez loin, en longueur, jusqu'à l'avenue Edouard-Vaillant, en largeur jusqu'à la rue du Chemin-de-Fer et s'ouvre sur celle-ci par une infinité de ruelles sans nom-boueuses et défoncées.

Ce campement permanent, ce bivouac enraciné, ce village de cauchemar, c'est le fief des zoniers, l'habitat de centaines, de milliers de gens, installés dans un monstre provisoire qui dure, qui dure. Est-il possible que l'on vive là? Est-il possible que l'on respire, que l'on dorme, que l'on mange dans ces masures aux toits écrasés, aux lucarnes étroites, où l'on doit manquer d'air, de lumière, de commodités, de place, de tout? Et quelle sorte d'humains peuvent hanter ces enfers?

Entrons de plain-pied dans le magma de la zone.

La première demeure qui frappe les yeux



CEUX POUR QUI NOUS LUTTONS

NOËL SUR LES FORTIFS

Les braves gens de la zone

a une façade triangulaire comme celle des chalets suisses et surmontée d'une boule de zinc qui sert de perchoir à un superbe pigeon, de zinc, lui aussi, aux ailes éployées, qui semble prêt à l'envol. C'est charmant et inattendu. Symbole d'espoir, de paix? Qui sait? L'arche de cette colombe est faite de planches assez soigneusement clouées et peintes en vert. L'ensemble est presque avenant. Une pancarte accrochée au-dessus de la palissade qui enserre la maisonnette porte ces mots: «Matelasserie. Prix modérés».

Entrons interviewer la matelassière. Elle n'est pas farouche, Mme Brogli. Petite personne mince, aux traits réguliers, entourés de rides proprettes, au sourire placide, couronné de cheveux gris gentiment frisottés.

—Peut-on voir votre intérieur?

—Je pense bien. Venez donc.

Dans la pièce unique, assez grande, régnent une bonne chaleur et une odeur complexe. C'est qu'il y a de tout, là-dedans. Lit à éredon pansu, à rideaux de guipure, machine à coudre, fausse cheminée chargée d'ustensiles, de vases garnis de fleurs d'étoffe et de celluloid, cuisinière ronflante, tables, fauteuils; sur un petit buffet, voisinant avec une pile d'assiettes, un plat à rôtir abrite une marinade de harengs dont le fumet ne contribue pas peu à parfumer l'atmosphère. L'art est représenté par un grand étalage de chromos encadrés de cuivre, de calendriers, serrés à cacher le moindre coin de cloison. Le toit est fait de tôle ondulée; le plafond, de toiles tendues.

—Vous ne craignez pas l'incendie?

—Oh! non. J'ai de la précaution. Voyez...

Les parois, de chaque côté du fourneau, sont prudemment garnies de plaques émaillées. Par terre, devant le foyer, une plaque émaillée encore.

—Pas de danger. Depuis quarante ans que je suis ici, je n'ai jamais eu d'accident.

—Quarante ans!

—Eh oui!... Et j'y ai élevé huit enfants...

La maison appartient à la matelassière. Le terrain est affermé par la Ville à un propriétaire qui touche des locataires une redevance mensuelle, proportionnelle à l'importance de la place occupée. Mme Brogli paye soixante-seize francs par mois.

—Mais toute cette zone doit être rasée?

—On en parle toujours, fait-elle, sceptique.

—Et la matelasserie, ça marche?

—Hum... c'est calme. Aussi, comme Noël est proche, je confectionne des poupées-fétiches. Faut bien se débrouiller...

Doucement, Mme Brogli sort de leur coque de papier fin, des têtes aux grands yeux noirs ou bleus, aux belles boucles de soie blanche ou aux lourds bandeaux de soie noire.

—Je les ajuste sur des corps bourrés de sciure, et puis je les habille. J'achète aussi des poupées d'occasion et je les remets à neuf; je découds même les cheveux pour les laver...

Au-dessus du fourneau pendent, en effet, scalps innocents, des petites chevelures éployées, en train de sécher.

—Je vends mes fétiches sur le marché et aussi aux marchands de meubles, aux pâ-

tissiers. Même j'en ai vendu deux au représentant de la Samaritaine! dit-elle, fièrement.

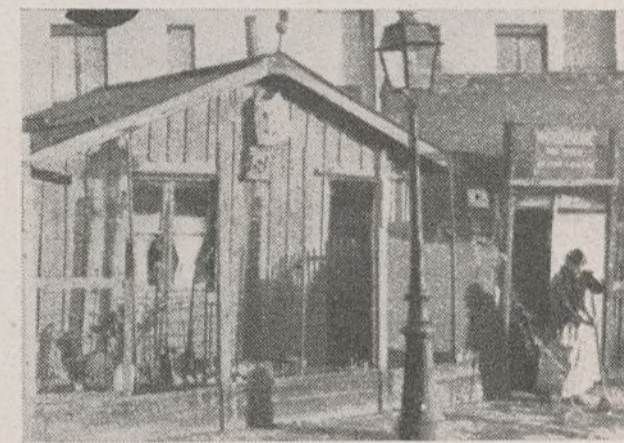
C'est le bâton de maréchal.

—Au moment de Noël, ça rend bien...

C'est vrai. Noël est proche. Noël, qui va remplir de joies pures les chambres d'enfants, égayer les tables de famille, faire pousser aux logis heureux les sapins fleuris de toujours...

En ces lieux, qu'apporte Noël? Les enfants de la zone ont-ils un Noël?

Engageons-nous dans la première ruelle



qui s'enfonce à même la pâte des noires cahutes. Poussons ce portillon fait d'étroites bandes de bois rougeâtre et orné d'un énorme fer à cheval. Ici, on craint le mauvais œil.

C'est moins grand et moins... confortable que chez la matelassière.

Deux pièces sans air, basses, sombres, et terriblement encombrées. Une jeune maman nous accueille. Sur le bras gauche elle porte un marmot; de la main droite elle tourne vivement un ragoût qui grésille dans une cocotte sur un petit fourneau, et dont la fumée âcre nous racle la gorge. La dame a des cheveux bruns, mousseux, le teint mat; elle est chaussée de savates, un grand tablier incolore l'ensanche. Nous n'osons bouger, craignant de heurter quelque chose. Sur tous les murs, de larges planches bordées de

guipure, couvertes de vaisselle, de verrerie. Sur les tables, de toutes dimensions, des plats, des bouteilles, des boîtes. Il y a encore des coffres, des tabourets, des bancs. C'est rangé aussi bien que possible et l'espace de macadam qui sert de parquet est propre. Eh! son matériel, c'est sa fierté, à cette zonière: «On a tout ce qu'il faut...» Dans ce trou, elle arrive à faire sa cuisine, sa lessive.

«Je n'arrête pas, vous pensez! Avec trois enfants!»



L'aînée est à l'école. Le bébé, Adeline, dix mois, n'a guère de couleurs, mais semble en bonne santé. Dans les bras maternels, la toute petite tourne la tête pour nous suivre de ses yeux clignotants d'enfant de la nuit.

«On la met à l'air, aux heures de soleil...»

Voici Anna, deux ans, jofflue, aux vifs yeux noirs, coiffée d'un bérêt blanc.

«As-tu demandé quelque chose à Noël, Anna?»

Elle baisse les paupières, intimidée.

—Dis? où mettras-tu tes souliers?

—Là, sous le poêle.

—Et que veux-tu que Noël t'apporte?

—Une poupée...

Et elle va se cacher la tête dans le tablier de la maman.

«Nous sommes de Rome. Mais j'ai connu mon mari à Paris. Il était veuf avec deux



enfants. Il n'y a que cette petite qui est à moi. Mais je ne fais pas de différence.»

—Votre mari travaille-t-il?

—Oui. Il est boucher chez Verdier-Dufour. Heureusement! Il y a tant de chômeurs par ici!»

Nous allons tomber, en effet, dans une véritable colonie de chômeurs.

La ruelle qui suit celle-ci est une vraie ruelle de village très misérable, sans fumier, ni poules. Un sordide ruisseau coule en son milieu, comme à Bouen le fameux Robec, au milieu de la rue qui porte son nom. A travers les fenêtres des cahutes qui bordent la ruelle, s'aperçoivent, éclairées maigrement, des têtes d'hommes chapeautés. Approchons-

nous pour tâcher de voir à quoi s'occupent ces chômeurs. D'aucuns nettoient les tables, manient des assiettes, s'activent autour des fourneaux rougeoyants; d'autres épluchent des légumes. Se chauffer, se nourrir, voilà la grande affaire. Des femmes vont et viennent le long de la ruelle, rincent du linge, l'accrochent à des cordes. La lessive éternelle.

«Ça ne doit pas être commode!»

Une commère grasse, aux joues fraîches, répond, affable:

«Il faut aller chercher l'eau à la fontaine. On en fait, des voyages! Enfin, on est habitué...»

Une toute jeune fille nous regarde en mor-



Ayuntamiento de Madrid

dant dans un gros morceau de pain; elle est moulée dans un chandail vert prairie qui lui fait une grâce agreste et laisse nus son cou et ses bras.

«Les bras nus, mademoiselle! Vous me faites froid.

—Mais non, on n'a pas froid. On est bien, à l'air.

—Alors, pas de travail?

—Non... chômeuse.»

Une autre jeunesse, au fin visage avivé d'un peu de fard, la rejoint et lui passe un bra autour des épaules.

«C'est mon amie!

—Chômez-vous aussi, mademoiselle?

—Hélas! oui. Toutes les deux nous allons le matin très tôt en quête. Nous demandons partout, dans les dépôts, les boutiques, les ateliers. Rien nulle part.

—Mais vous touchez le chômage?

—Nous ne pouvons pas. On n'a pas dix-neuf ans.

—Mais vos parents le touchent?

—Le père pourrait, fait la jeune fille en vert. Mais la mère vend sur les marchés. Alors on rapporterait pour empêcher le père de toucher.

—Pas possible? On rapporte, sur la zone?

—Ah là là! Y a des cancaniers ici comme partout.

—Je ne vois pas d'enfants dans ce coin. Ils ne sont pas encore revenus de l'école?

—Leur faut le temps. Tenez, en v'là.»

Bruit de galoches, irruption d'une bande de charmants bambins, coiffés de bérets, vêtus de sarraus. Yeux pétillants de rires, grandes bouches à l'éclair blanc qui mordent légèrement dans des quignons, des morceaux de fromage ou de saucisson.

Ils nous dépassent en se bousculant.

«Où courez-vous comme ça?

Ils m'orient au nez et s'élancent.

—Eh! les petits! Ecoutez donc. J'ai des sucettes pour vous.

Mot magique. La troupe s'arrête brusquement et des mains pailletées d'encre se tendent. Distribution de sucettes qu'on engouffre aussitôt sans souci de mélanger la saveur sucrée au goût du saucisson.

«Où allez-vous donc, si pressés?

—Au catéchisme.

—Bon! Le curé attendra bien un peu.

Ecoute, toi. Est-ce que tu mettras tes souliers dans la cheminée pour Noël?

La question fait rire tout ce petit monde. Et c'est une cohue de réponses:

«Noël, moi, j'y crois pas. C'est la maman, qui fait Noël. —Nous, on n'a pas de cheminée, alors! —Lui, il y croit à Noël. L'a que cinq ans...»

—Vous mettez tous vos souliers quand même.

—Bon, moi, j'les mettrai sous le fourneau.

—Moi, devant la porte.

—Et qu'est-ce que vous avez demandé à Noël?

—Moi, une zauto.

—Moi, un ch'val.

—Moi, des quilles.

—Moi, un avion...»

Et, riant, se carambolant, les voilà reprenant leur course vers le catéchisme.

«Est-ce loin, l'école? demandons-nous aux jeunes fille.

—Je crois bien! C'est à plus de deux kilomètres.

—Comment, est-ce si loins?

—Parce qu'y peuvent plus aller à Pantin. Il faudrait payer. Ici, c'est compté sur le 19e. Alors, faut qu'ils aillent à Paris, rue Barbanègre.

—Dans le froid et la nuit, les pauvres petits!

—Oh! les papas chômeurs les accompagnent et vont les chercher. Pensez, si loin!»

La nuit est tout à fait tombée. On va à l'aveuglette dans la triste rue du Chemin-de-Fer. Les réverbères sont rares. Nous nous heurtons dans une espèce de troupe débandée, femmes, enfants, jeunes gens, porteurs de seaux, baquets ou brocs. C'est la patrouille d'eau, la corvée bi-quotidienne. La fontaine est dans une espèce de niche noire, un peu en retrait du trottoir. Autour du robinet de cuivre, chacun attend patiemment que le précédent ait rempli ses récipients. On blague, on papote. Et l'on repart, lentement, la charge au bras. Voici de quoi faire la soupe, laver la vaisselle, débarbouiller les marmots. Demain matin, on «remettra ça».

La camarade pantinoise qui me guide dans cette randonnée zonière, me dit:

«Allons voir la famille de Lina. Lina, c'est une petite bouquetière qui vend ses fleurs au

métro Porte de la Villette. Je ne manque jamais, en passant, de lui acheter un bouquet.»

Voici le logis de Lina. On nous y reçoit à bras ouverts.

Entre un des garçons retour de l'école. C'est Frédéric. Une bonne balle fraîche, bouche riieuse, grand yeux long d'un noir profond, étincelants de malice gentille. Il est ficelé jusqu'au cou d'un sarraut noir à liserés bleus.

Il s'installe pour faire ses devoirs. Il s'installe... c'est-à-dire qu'il pose cahier, livres, sur un vieux banc crevassé et qu'il se met à genoux, le derrière sur les talons. Et, courbé, il trace de grosses lettres malhabiles avec application. Ce qui ne l'empêche pas de suivre la conversation et, à tout ce que dit sa mère, de hoher la tête comme pour approuver.

—Frédéric, que veux-tu que Noël t'apporte?

Il tire la langue pour réfléchir, puis:

—Je voudrais bien un train. Mais vaut mieux des souliers!

Bon petit Frédéric.

La porte claque. Apparaissent deux garçons de huit à dix ans, aux mines franches, aux yeux éveillés. Ils sont vêtus de combinaisons de toile.

«Des petits cousins.»

L'un apporte une brassée de sarments, l'autre une pelletée de coke qu'il fourre dans le poêle.

«On s'entr'aide, vous voyez.»

«C'est bientôt Noël, dites donc. Avez-vous demandé des jouets au Père Noël?

—Moi, je voudrais bien qu'y m'apporte un jeu de constructions.

—Moi, une panoplie de receveur d'auto-bus.»

Ah! tenir le rôle du Père Noël! Pouvoir venir avec une hotte pleine! Pouvoir distribuer à tous ces gosses crânes, si gentils, à tous ces petits qui font quatre kilomètres par jour pour aller à l'école et en revenir, des joujoux, des monceaux de joujoux qui jetteraient, entre la chiche leur des lampes à pétrole et l'humble rougeoiement des fourneaux, leur fête multicolore...

HENRIETTE SAURET

(Suite de la page 5.)

aucune, ont été aussi effectives que celle que nous a prêtée la Colonne Internationale, authentique Front Populaire de l'Europe en armes.

En son honneur, le Front Populaire de Madrid, sous le thème: "Le Front Populaire de Madrid au Front Populaire d'Europe", ouvre un concours entre les dessinateurs antifascistes pour la réalisation d'une affiche qui manifesterà la reconnaissance du peuple espagnol à son égard.

Un autre concours est aussi ouvert pour choisir un modèle pour les drapeaux qui seront offerts à chacune des Brigades."

Nuestros muertos

Son muchas ya las heridas por las que sangra no ya el proletariado español, sino el proletariado internacional en su espinosa lucha reivindicadora.

En España es donde, dentro del dolor de

nuestros hermanos muertos, se resuelve definitivamente nuestra lucha.

Muchas veces hemos hablado con el calor de la fraternidad Pablo y yo. Nuestras charlas, sustanciosas siempre, han dejado en mi espíritu alguna indeleble huella. Nunca particularizaba en pormenores o en inconvenientes que la lucha pudiera requerir, generalizándolo todo en beneficio de nuestra causa. Por eso he marcado como principio una generalidad que nosotros, por encima del dolor que nos causa el sentirnos privados de tan excelentes camaradas, precisos tan apremiantemente en estos momentos de álgida lucha por sus capacidades bien reconocidas y por sus temperamentos serenos, hemos de superar, rehaciéndonos al dolor y pensando en ellos para cubrir su falta.

El, Pablo, enfermo, físicamente deficiente, animaba su fatiga con la firmeza de su espíritu consecuente, disolviendo las pequeñas dudas con el cariño del hermano, soportando las inclemencias del tiempo sobre la inhóspita tierra...

Ha muerto en unión de dos hermanos más: Alejandro Perales y Domingo Coara-

sa de la Torre. Uno y otro Comisario Político de la 5.ª Compañía y teniente de Asalto (antes perteneciente también a la 5.ª Compañía), respectivamente.

Nuestro Partido sufre también la pérdida de este Comisario de diecinueve años, promesa de nuestro futuro.

Y les he visto por último a los tres unidos, y al verles destrozados por la metralla, he creído advertir la sonrisa serena y despectiva de Pablo, sonrisa de desprecio a la vida. La audacia de Alejandro, anteriormente herido por una bomba lanzada por mano fascista. Y las mandíbulas fuertemente prietas de ira, de Coarasa, con su carácter vivaz.

Sus muertes, dignas de quienes todo lo ofrecen a la Causa, no dejarán de ser vendadas. Os lo prometemos.

Y recordando, camaradas, guardemos un minuto de silencio por su descanso, prometiendo no cejar hasta aplastar, con todo el odio que han sembrado en nuestros corazones, a la bestia inmundada que tan a traición asesina.

MUÑIZ

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE

Le fascisme, c'est la guerre. Pourquoi?

L'on entend souvent répéter au cours de discours politiques, "le fascisme c'est la guerre". A première vue, et du point de vue purement politique, cette affirmation peut sembler entièrement gratuite. Nous ne voyons guère de raisons sérieuses pour lesquelles un régime de dictature fasciste serait obligée de rechercher une guerre réprochée par tous les éléments sains de sa population; l'accroissement de son prestige personnel, l'ambition pourrait seule pousser un dictateur fasciste à cette redoutable éventualité; il est même probable que, dans ce cas, son entourage serait suffisamment fort pour l'empêcher de sacrifier des milliers ou des millions d'hommes à une seule ambition personnelle. Si les régimes fascistes sont orientés constamment vers la guerre, la cause en est due à une raison primordiale, profonde intime, et toujours inavouée: le chômage.

C'est le chômage; c'est la pression formidable exercée par les sans-travailleurs qui poussent inévitablement les régimes fascistes actuels à une guerre prochaine, seule issue à leur désastreuse situation économique; situation désastreuse provoquée par le maintien du système capitaliste, alors que l'économie des grands pays industriels à l'heure actuelle, postule la socialisation des moyens de production, qui seule rend possible la résorption du chômage et l'octroi de loisirs aux ouvriers.

En effet, deux faits d'une importance historique considérable sont venus après la guerre, transformer les conditions de la vie économique du monde. Le développement et l'extension colossale du machinisme est le premier de ces faits. Remplaçant sans cesse l'homme par ses muscles d'acier, la machine le chasse de plus en plus de tous les domaines où il trouvait à exercer son activité. Avant la guerre, l'ouvrier chassé par la machine pouvait fuir les grandes nations industrielles, il s'expatriait, il trouvait du travail ailleurs, là où le capitalisme exportait son argent pour créer des industries encore inexistantes. Aujourd'hui, il ne peut plus s'expatrier, la crise sévit partout depuis près de huit ans; tous les pays s'industrialisent, tous les pays se replient sur eux-mêmes par suite d'un nationalisme économique poussé dans certains pays jusqu'au paroxysme. Chacun veut produire tout ce qu'il consomme, c'est le phénomène connu sous le nom d'"autarchie", qui se réalise de plus en plus et qui pousse irrésistiblement tous les peuples au collectivisme, premier stade de la réalisation socialiste. Nous allons voir pourquoi.

Dans la première partie de cette étude, nous montrerons comment la machine crée le chômage en régime capitaliste; dans notre seconde partie, nous montrerons que le chômage ainsi provoqué est un chômage absolu qui ne peut pas disparaître par une augmentation de la production, par suite de la disparition des débouchés mondiaux. Nous concluons en montrant que le fascisme

Bien connaître son ennemi pour mieux le combattre.

veut maintenir un tel état de chose, pour conserver les privilèges des capitalistes qui en profitent, au détriment de la classe ouvrière. Il ne peut donc faire disparaître le chômage qu'au moyen d'une guerre mondiale qui tuerait quelques dizaines de millions d'individus.

I) LE MACHINISME CRÉATEUR DE CHÔMAGE, EN RÉGIME CAPITALISTE

En régime capitaliste, la machine crée du chômage. En régime socialiste, la machine crée du loisir.

C'est un ingénieur américain du nom de Taylor qui, le premier, en 1920, signala l'influence des progrès techniques sur le chômage. Il édifia sur cette constatation une théorie économique reprise en France par Jacques Duboin, dans ses ouvrages, et répandue par Jean Nocher, par le truchement de son organisation, les Jeunes Equipes Unies pour une nouvelle économie sociale (J. E. U. N. E. S.). D'après cette théorie, beaucoup trop exclusive et par trop simpliste, la machine serait la seule cause du

chômage en régime capitaliste, depuis la guerre.

Sans vouloir approfondir cette question, ce qui nous entraînerait trop loin, contentons-nous de faire remarquer qu'à côté du chômage provoqué par le développement du machinisme, il existe un chômage cyclique se produisant lors de chaque crise et disparaissant avec elle. Mais ce chômage tend à prendre une importance de moins en moins grande: à l'heure actuelle, la crise mondiale est virtuellement terminée puisque l'indice de la production mondiale, fin 1936, dépasse celui de 1929, et pourtant le nombre de chômeurs est supérieur de quelques 20 millions d'unités à ce qu'il était en 1929. Ce chômage qui subsiste maintenant n'est donc plus un chômage de crise, mais un chômage structurel qui vient ronger comme un cancer l'économie capitaliste et qui nécessite un changement des structures économiques dans le sens du socialisme.

Le développement du machinisme, après la guerre, est donc bien cause d'un chômage spécial dénommé "chômage technologique".

Avant de donner des exemples particuliers qui permettent de saisir d'une façon plus brutale, le fait que nous voulons illustrer, nous reproduisons ci-dessous un tableau général, donnant l'échelle de l'accroissement de la puissance du machinisme industriel depuis, 1835, en millions de chevaux-vapeurs (un H. P. (cheval-vapeur) représentant ordinairement la puissance musculaire de 6 hommes).

Accroissement de la puissance du machinisme industriel (1)
(En million de H. P.)

	Grande Bretagne	France	Allemagne	E. U. A.	Pays en dehors de l'Europe (Sauf les E. U.)	Dans le monde entier
1835	28,5	0,02	0,01	0,3	0,01	0,65
1875	0,3	3	4	7,8	1,9	226,5
1913	6	12,5	21	86	31	211
1928	37	18,5	32	162	93	390

(1) Hausleiter; «Révolution in der Weltwirtschaft», 1932.

Remarquons la rapidité de l'accroissement de la puissance industrielle depuis la guerre; c'est cette rapidité même qui a contribué à créer depuis la guerre un chômage dit technologique.

1° *Les conséquences du machinisme dans l'agriculture.*

C'est surtout au Canada et aux Etats Unis que le développement de la motorisation agricole a été le plus accentué. L'introduction des tracteurs a multiplié le rendement de l'ouvrier agricole. Les machines les plus modernes introduites à partir de 1924 ont créé un mouvement considérable d'élimination de la main d'œuvre humaine. Une moissonneuse-lieuse-batteuse remplace 5 hommes. Entre 1920 et 1929, le nombre des tracteurs est passé aux Etats Unis de 246.000 à 843.000. On compte aujourd'hui plus de 80.000 moissonneuses-lieuses-batteuses. Si nos souvenirs sont exacts, le nombre des travailleurs agrico-

le est tombé, entre 1924 et 1929, de 11.700.000 à environ 10.000.000 aux Etats Unis, soit une élimination de 1.700.000 personnes. Remarquons que cette élimination est définitive, c'est à dire que ces "éliminés" ne peuvent plus retrouver du travail dans l'agriculture, la machine les chasse définitivement, de cet ordre de travail, ils doivent aller chercher du travail ailleurs.

2° *Le machinisme dans l'industrie.*

C'est surtout dans l'industrie que le développement technique a atteint son maximum d'intensité. Dans toutes les branches d'industrie, la productivité ouvrière a augmenté dans des proportions considérables surtout depuis la guerre. Nous n'avons malheureusement pas sous la main les statistiques générales publiées à ce sujet; mais nous pouvons affirmer qu'elles sont aussi concluantes que les exemples particuliers que nous pouvons donner. Il y a peine

quinze ans, une des principales distractions, pour les enfants et les flâneurs, qui séjournaient sur les quais de la Seine à Paris, ou sur ceux de la Saône à Lyon, consistait à regarder décharger les lourdes péniches pleines de sable destinées à la construction. Des nuées de manouvres étaient employées à ce travail effectué à la pelle. C'est un des spectacles qui a frappé le plus notre imagination enfantine, que ces hommes à moitié nus transportant sur leur dos, les lourds sacs de sable; que ces innombrables manœuvres qui, avec leurs pelles toujours en mouvement, chargeaient, dans des tombereaux tirés par de gros chevaux, ces hautes pyramides de sable qui se renouvelaient sans cesse. Aujourd'hui, ces quais sont déserts; des monstres mécaniques ont fait fuir tous ces bras: une péniche, une grue, des camions qui restent

donné de voir, un magasin d'épicerie aux trois quarts rempli de machines automatiques qui rendent même la monnaie. La distribution de cigarettes se fait presque exclusivement par machines automatiques. Il existe aussi plusieurs restaurants dans lesquels les plats sont distribués automatiquement: trois personnes suffisent à assurer le service de plusieurs centaines de repas par jour.

Cette élimination actuelle et absolue des travailleurs, qui ne peut plus être compensée par un accroissement de la production, a été prévu par Karl Marx qui écrivait il y a plus de 50 ans:

"Un développement des forces productives qui diminuerait le nombre absolu des travailleurs, c'est à dire qui permettrait à la nation entière de réaliser sa production totale dans un temps plus court, amènerait

entre les pays. Chacun d'eux a élevé des barrières douanières difficilement franchissables et a interdit toute entrée d'ouvriers étrangers. Bien mieux, sous l'effet de la crise et devant le développement catastrophique du nombre des chômeurs, certains Etats, tels que la France, ont refoulé hors de leur territoire les éléments étrangers qu'ils y avaient attirés au moment de la prospérité. Chaque pays se replie sur lui-même, et on doit constater que cet état d'isolement économique, d'autarchie, s'est singulièrement renforcé depuis le début de la crise.

FRANÇOIS TERRAB

(A suivre.)

Solidarité internationale

La sympathie des ouvriers allemands envers l'Espagne démocratique.

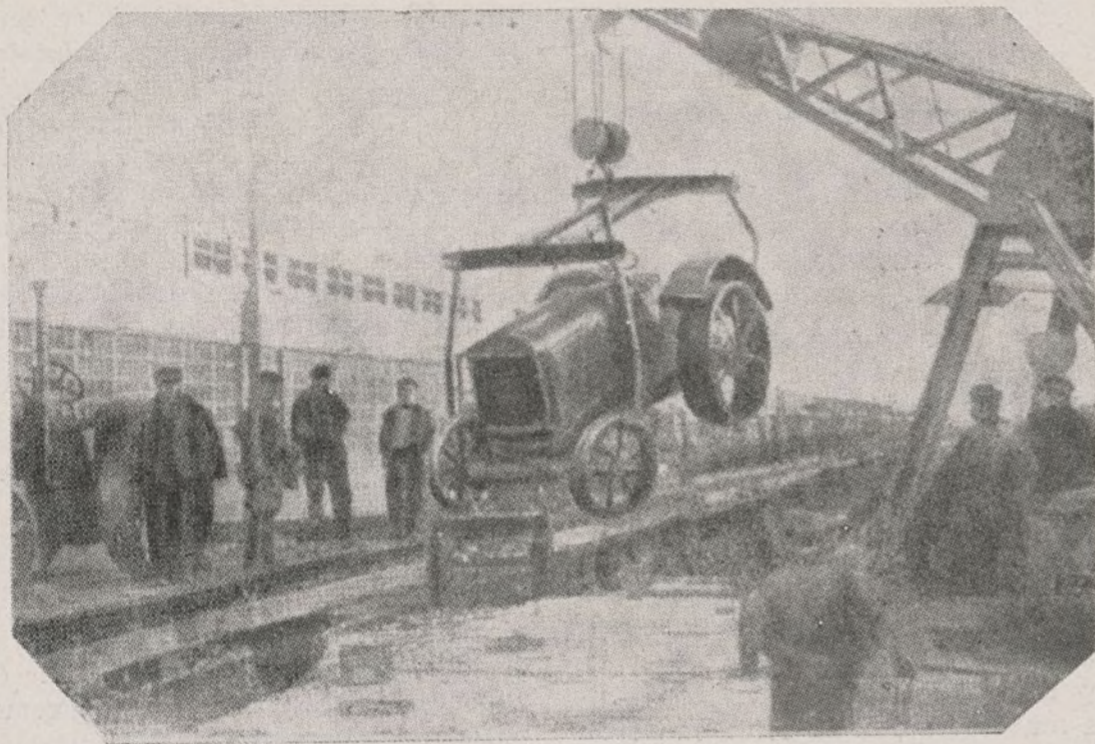
Pour la première fois, la presse nazie s'est vue obligée de rendre compte d'un des nombreux procès engagés contre les ouvriers allemands accusés de sympathiser avec l'Espagne républicaine. Suivant les journaux nationaux socialistes, les tribunaux viennent de condamner un ouvrier appelé Klempp âgé de 30 ans, à 18 mois de travaux forcés, et le coaccusé Dingler à six mois de prison. Les ouvriers ont déclaré devant le tribunal qu'ils avaient l'intention de rejoindre la capitale de l'Espagne pour s'enrôler dans les Brigades Internationales, afin de prendre part à la lutte contre le fascisme. Ils étaient arrivés jusqu'à Kehl, poste frontière, où ils furent arrêtés.

PARIS, 10-II-37.—Depuis l'arrivée, dans la capitale des nouvelles rendant compte de la prise de Malaga et des débarquement continus de forces italiennes et allemandes, d'énormes manifestations ont lieu parmi la masse, pour demander au gouvernement d'adopter une ferme attitude. Au cri de "le fascisme ne passera pas", les manifestants demandent que l'on mette fin à la politique honteuse poursuivie par le gouvernement, le laissant sans soutien devant l'agression terrible dont il est objet de la part de l'étranger.

A également produit une profonde sensation, la nouvelle suivant laquelle Franco reprendrait les envois de pirrte, nécessaire à nos industries de guerre, interrompus depuis quelques temps, à condition que la France lui achète 10.000 tonnes de tomates provenant des Canaries, et que les paiements soient effectués en or.

L'opinion publique française trouve que c'en est trop; Franco qui ne fait qu'accomplir les instructions d'Hitler, en arriverait à imposer des conditions à un pays libre comme la France.

Le peuple français se rend compte de la situation extrêmement dangereuse dans laquelle il se trouverait si Franco venait à l'emporter. C'est pourquoi la réaction constatée est énorme, et tout porte à croire qu'un prochain changement dans la politique française va se manifester.



LA MACHINE TRAVAILLE...

Des grues puissantes chargent les tracteurs sur les wagons.

à peine quelques minutes sous l'énorme averse de sable qui constitue leur chargement, ont remplacé l'animation de jadis. Trois hommes, invisibles la plupart du temps, suffisent à diriger tout ce matériel et à décharger chaque jour plusieurs milliers de tonnes de sable. Dans toutes les industries, de semblables transformations ont eu lieu. La plus sensationnelle est celle de la machine à fabriquer les lampes électriques (machine Corning), installée à Saint Ouen (France). Treize machines de ce genre, avec un personnel inférieur à 50 personnes, pourraient fabriquer annuellement toutes les lampes nécessaires à la consommation mondiale. Citons aussi la fabrique de chassis d'automobiles de Milwaukee (U. S. A.), qui, avec 300 ouvriers, arrive à livrer à la "Général Motors", plus d'un million de chassis par an.

Il existe à l'heure actuelle, des machines destinées à fabriquer d'autres machines. La main d'œuvre humaine tend de plus en plus à perdre toute valeur pratique. Jusque dans le domaine de la distribution des marchandises, la machine travaille à la place de l'homme.

3° Le machinisme dans le commerce.

La distribution automatique des marchandises prend une importance de plus en plus grande aux Etats Unis et en Allemagne; en France et en Angleterre, elle ne fait que débiter. A Berlin, il nous a été

une révolution car elle rendrait la majorité de la population inutile."

C'est ce qui tend à ce produire, par suite de la rapidité du développement de la technique moderne.

On pourrait nous objecter que le progrès technique était tout aussi rapide avant la guerre, et qu'il n'engendrait aucun chômage technologique. On peut répondre qu'avant la guerre, les conditions économiques de la vie mondiale étaient entièrement différentes. Il s'agissait tout d'abord d'équiper industriellement la plupart des pays neufs: le capitalisme pouvait s'étendre sans aucun frein. L'Angleterre, la France, l'Allemagne et les Etats Unis se partageaient la clientèle mondiale. Les usines marchaient à plein, la production était toujours inférieure à la demande, on employait le plus de bras possible. Ceux qui ne trouvaient pas de travail dans leur pays s'expatriaient et pouvaient facilement s'employer dans les autres parties d'Europe ou du monde.

La grande guerre a modifié (du tout au tout) cette situation idéale pour le grand capitalisme.

La crainte d'une guerre éventuelle a poussé en effet, tous les Etats du monde à s'équiper au point de vue industriel et agricole; ils veulent tous être capables de subvenir à leurs besoins. Il en est résulté une diminution importante des échanges

CHRONIQUE THÉÂTRALE

HARRY BAUR NOUS PARLE DE THÉÂTRE

Au Théâtre des Variétés, une affiche: Christian. Un nom: Harry Baur. La salle est loin d'être pleine, mais les applaudissements crépissent lorsqu'il entre en scène, donnant cette impression de force calme, de stabilité, qu'il imprime à tous ses rôles. Et pourtant, il n'incarne pas toujours les vainqueurs de l'existence, il incarne surtout ceux qui doivent, par une douloureuse maîtrise d'eux-mêmes, donner l'impression de victoire définitive pour continuer à exister, sans quoi ils ne seraient que de pauvres pantins dégonflés, rejetés de tous, n'ayant que leurs tristes souvenirs et l'oubli, l'abandon des êtres semblables au banquier David Golder allant de chute en chute.

Harry Baur est l'acteur de théâtre parfait, celui dont chaque création devient vivante à jamais. Il dit nettement, "scéniquement", et pourtant, une courte conversation avec lui permet de constater qu'à la ville il a la même voix, les mêmes intonations que sur la scène ou à l'écran. Il donne sa propre personnalité à chacun de ses héros. Il est lui-même toujours, et pourtant c'est un acteur. Un acteur, pas un cabotin. Il a cette humanité profonde des hommes qui ont beaucoup vécu, beaucoup réfléchi, beaucoup étudié, de ceux à qui ni la pensée, ni l'action ne sont étrangères. Il a choisi un métier qui est un art, il l'a exercé sans relâche, avide de cette perfection en laquelle l'art et la vie se confondent, par laquelle l'artiste est humain simplement, grandement. Qu'on se souvienne de ses créations, des hommes qu'il a incarnés au cours de sa longue carrière, il n'en est pas un qui ne soit à jamais fixé dans la mémoire du spectateur: on oublie parfois les pièces, on n'oublie jamais le rôle tenu par Harry Baur. Il est toujours lui et il est multiple, cela parce que rien n'est figé dans son jeu concentré, qu'un geste, une intonation, un regard ont une importance capitale. Autant que les paroles, les silences lui sont familiers, silences lourds de sens ou détentes familières. Avec lui, les spectateurs entrent de plain-pied dans la fiction, et cette fiction devient réalité. Cela parce qu'il ne néglige rien, que chaque détail de son jeu vient à son heure, à sa place, qu'il n'a pas un répertoire de gestes ou d'intonations à resservir alternativement et toujours, comme certains. La science du théâtre semble être devenue pour lui une seconde nature. Quel exemple pour les jeunes que ce travail de longue haleine, travail de chaque jour par lequel un comédien est arrivé au sommet qu'atteint celui-ci. Un joli visage, la grâce

d'une jeunesse même prolongée passent, le travail, la compréhension qui permettent de s'adapter à tout restent. Un acteur comme Lucien Guitry n'a jamais connu de défaillance, jusqu'à son dernier jour il est resté un comédien magnifique. Harry Baur est de cette classe; et ils sont rares ceux qui, sachant vieillir, ne vieillissent pas.

Je suis allée le voir dans sa loge avec des questions précises. Mais l'interview est peu mon fait. J'éprouve toujours une certaine gêne à brusquement



poser des questions comme un juge d'instruction malin, désireux de confondre un inculpé. Je sais pourtant qu'il est des choses élémentaires que les lecteurs sont avides de connaître: "Prenez-vous du café au lait ou du thé pour votre petit déjeuner? Préférez-vous les cravates à pois, rapées, ou de teinte unie? Les blondes sont-elles pour vous plus jolies que les brunes, ou préférez-vous les rousses? Quel est votre plus beau souvenir d'amour? etc..." Je sais que cela se demande; mais, personnellement, je préfère écouter mes interlocuteurs. Dans la loge si simple aux rideaux de cretonne, une habilleuse s'affairait avec ordre. La T.S.F. transmettait "La Mer", de Debussy. Harry Baur parle

du théâtre, en homme qui, non seulement en vit, mais surtout qui désire lui voir reprendre la première place perdue par la faute de tant de marchands de spectacle.

"Il y a une crise du théâtre et du théâtre français. Nous avons tellement proclamé que nous étions les premiers, les seuls, que le théâtre chez nous était génial, que nous nous sommes laissés aller. Les théâtres étaient pleins, on ne s'est pas donné la peine de créer des pièces de qualité. Lorsqu'une pièce plaisait on en faisait dix, quinze semblables. Pendant vingt ans j'ai eu l'impression de jouer le même rôle. Je changeais de pièce, je changeais de scène, mais c'était toujours la même chose. Le goût des sports est venu, le cinéma a progressé: les théâtres se sont vidés. Après avoir agi un peu comme le théâtre, le cinéma, lui, a compris la nécessité de la qualité. Le film français fournit actuellement un gros effort, on cherche à le rendre plus artistique, plus humain; mais nous ne pouvons pas prévoir encore ce que deviendra le cinéma lorsque, après le son, il aura le relief, peut-être deviendra-t-il l'art unique résumant tous les arts du spectacle. Il faut aussi songer à la télévision, qui, en ce moment, se perfectionne chaque jour. Grâce à elle, les changements de décors, qui font du théâtre un art statique, ne seront plus un problème difficile à résoudre.

"Cependant, actuellement, si des jeunes venaient me demander, conseil avant de s'orienter vers le théâtre ou le cinéma, je leur dirais sans aucune hésitation de s'engager dans la carrière théâtrale. Les meilleurs artistes de l'écran sont actuellement des comédiens de théâtre. Il ne faut pas oublier que le théâtre est vieux comme l'humanité et que rien ne remplace le verbe. Que ferait-on, par exemple, du récit de Thémis à l'écran? Aucune image ne peut être aussi saisissante que les vers de Racine. Mais s'il est possible de prévoir à peu près ce que sera l'art dans un très proche avenir, l'avenir lointain est imprévisible."

Mais l'entr'acte finissait. Harry Baur devait rentrer en scène. Je ne veux pourtant pas omettre sa dernière réflexion.

"Je n'aime pas beaucoup parler de ce que je fais ou ferai. J'ai connu un peintre qui, devant sa toile blanche, annonçait: "Là, je mettrai du bleu, là du rouge, là du vert, là... là..." finalement, il présentait de la mauvaise peinture, quelque chose de laid et de détestable."

Peut-être y aura-t-il parmi nos lecteurs, des jeunes gens qui rêvent de devenir acteurs. Qu'ils s'engagent dans cette voie si telle est leur volonté; mais qu'ils méditent ces mots, qu'ils fassent leur métier consciencieusement, avec toute leur intelligence et toute leur foi sans annonces: "Là, je mettrai du blanc, là du vert."

RENEE CLAUDE

CONTES DES VOLONTAIRES DE LA LIBERTÉ

MON BAPTÊME DU FEU

Cela remonte déjà à quelque temps si ma mémoire est exacte la chose eut lieu le 13 Novembre, et je crois un Vendredi.

Après avoir joué à la sardine, à 30 et parfois plus dans des camions découverts qui durant la nuit nous transportaient vers le théâtre des opérations; après avoir été consciencieusement gelé par le vent, nous mimes enfin pied à terre, vers six heures du matin. Le soleil se levait alors, effaçant la mauvaise humeur provoquée par cette nuit mouvementée, et si peu confortable. Les membres engourdis par l'immobilité se détendaient avec plaisir, et c'est avec un peu d'enthousiasme mêlé de curiosité, que la majeure partie d'entre nous considérait l'action à laquelle nous allions prendre part.

La veille dans l'église de X..., transformée en cantonnement, des camarades responsables militaires et politiques nous avaient exhorté, à une tenue au feu digne de la cause pour laquelle nous étions venus en Espagne; nous y étions venus volontairement combattre le fascisme, pour refouler hors d'Espagne ceux qui venaient y implanter la misère et la souffrance. Les acclamations de nos camarades avaient prouvé que chacun était profondément pénétré de la mission dont ils avaient accepté d'assumer la responsabilité.

La première chose qui frappa notre vue fut un bref combat aérien où un avion touché tomba en flammes, très loin de nous. A ce moment même, le front avec ses dangers ne m'apparaissait pas encore très nettement, de même qu'on se fait une idée énorme et imprécise d'un pays dont on a entendu parler, sans jamais le voir. De même le voisinage de la mort, me semblait une chose difficile à réaliser, dans ce jour lumineux d'Espagne, où tout semblait crier la joie de vivre. Nos chefs organisèrent la marche en avant en tirailleur avec les distances réglementaires, et nous nous ache-minâmes vers l'objectif de ce jour qui était le château-couvent forteresse de X... perché sur une colline à quelques 15 k/ms. de là.

A notre gauche un bataillon espagnol, à notre droite un autre bataillon. La prise de ce fort était très importante, car les fascistes y possédaient de puissantes pièces d'artillerie, et les dites pièces ayant peut-être même une portée suffisante pour faire des dégâts dans les quartiers les plus proches de la capitale.

La marche dans les terrains en friches ou labourés, était plus pénible à mesure que le soleil montait, et le barda, sac, fusil et cartouches, nous paraissait bien lourd. Plusieurs kilomètres parcourus dans le plus grand calme, sans aucune canonnade, nous laissait presque l'illusion que nous accomplissions une manoeuvre d'entraînement. Bientôt quelques uns d'entre nous eurent soif, puis faim.

Aucune halte n'était prévue ni possible. L'après-midi vint creusant les estomacs et gonflant les pieds sensibles. Les mitrailleu-

ses fascistes émettaient au loin un léger tic-tac, et nous entendîmes bientôt les premières balles perdues, qui, à fin de course, nous arrivaient dans un sifflement adouci. Les mitrailleurs trainant leur lourd matériel avaient beaucoup de peine à suivre les voltigeurs. Aucune défaillance, personne ne ralentit sa marche. Tout au plus faisait-on une remarque plaisante, quand un projectile passait assez près, de l'un d'entre nous.

J'étais très curieux pour ma part de me trouver devant un danger précis, et d'observer mes réactions. Après les longues causeries philosophiques et politiques, concernant la défense et la conquête de la liberté des temps reculés à nos jours, l'heure était venue d'agir. Nous faisons partie de cette légion de la liberté instrument de libération du peuple ouvrier, et nous ne nous en sentions pas peu fiers.

Le courage comme la peur sont des sentiments très collectifs et chez nous comme c'était à prévoir par la qualité des camarades qui se trouvaient là, ce fut tout naturellement le courage qui prévalut durant les longues heures, où nous fûmes sous le feu des mitrailleuses fascistes.

A mesure que nous progressions, le danger était plus grand. Un feu nourri opposait son action, à notre avance, et en quelques minutes, nous devîmes des as en matières de bonds en avant, par vague. Avec nos camarades de la section de Commandement, sous la direction d'un ancian du Maroc, nous évitâmes de justesse quelques obus de petit calibre, tirés trop courts, et qui auraient pu causer des accidents... (Tout arrive).

Et voilà qu'en s'éloignant du coin peu sympathiques à obus, nous trouvons une tranchée; y descendre est l'affaire d'un instant. Notre marche en avant s'opère avec une sécurité plus grande: les sacs et les couvertures nous gênant, nous les déposons pour revenir les chercher «au retour». La tranchée est fraîchement abandonnée, les occupants en sont partis avec une grande précipitation. Voilà qui est bien, mais la tranchée s'arrête bientôt, et pour continuer notre chemin, il faut de nouveau tâter du terrain découvert. Je suis déjà familiarisé avec la chanson des balles, leur bruit ne me produit absolument aucun effet, le moment incertain du baptême est déjà passé pour moi, je souhaite à mes camarades qu'il en soit de même pour eux. La peur, comme l'absence de peur, que l'on nomme parfois courage, à laquelle s'ajoute parfois l'enthousiasme de la lutte, sont des qualités qui sont un peu indépendantes de la volonté de l'individu. Nous progressons par groupe et après 300 à 400 mètres de course, courbés en deux, nous atteignons un bois d'oliviers qui semble bien à tort offrir une protection contre les balles. De là, branches et feuilles tombent coupées par les balles qui sifflent autour de nous. Le bois traversé, une légère pente du côté gauche nous protège un peu. Un promontoire nous permet quelque repos.

Des Italiens y ont installé plusieurs mitrailleuses. Le soir tombe, nous abandonnons cet abris provisoire et nous avançons. Les

balles pleuvent drues. Après que l'on a été insensible au bruit des premières balles, toute la mitraille possible n'influence aucunement le moral.

Je n'ai pas observé l'excitation que produit l'odeur de la poudre, peut-être est-ce que parce que celle-ci ne se manifeste qu'avec l'aide de la traditionnelle goutte distribuée avant l'attaque. Pour nous, à jeun depuis la veille, rien de ce genre ne se produisait.

La nuit tout à fait venue, nous avançons par bond à travers des terres labourées, des champs de chardons, et friches de tous genres. La fatigue du matin a provisoirement disparu, nous la retrouverons le lendemain au village de X... Les heures sont à la fois longues et brèves. Avec plusieurs camarades nous avançons toujours, bajonnette au canon. A certains moments, je me trouve seul, les ténèbres sont opaques et c'est une sensation bien curieuse et rare que le frôlement des balles qui passent. Je m'effondre dans une tranchée toute proche de la muraille: les fascistes l'ont abandonnée, c'est une chance pour moi. De nouveau la tranchée passée, le terrain en pente même vers la muraille.

Le feu des mitrailleuses est intense. Il faut progresser couché, et bientôt même je ne peux plus bouger, je m'allonge le plus possible, grattant pour protéger ma tête, et un peu aussi mon corps, qui me semble terriblement encombrant. Les balles pleuvent au ras du sol, tout autour de moi. Je m'assoupis un peu dans l'attente de recevoir l'ordre de monter à l'assaut; quelques ombres passent près de moi et s'immobilisent: ce sont des camarades qui, eux aussi, doivent s'arrêter. Un temps indéfini passe sans qu'il nous parvienne aucune nouvelle du gros des camarades.

Un ordre nous parvient bientôt de nous replier, et pour l'accomplir, il me semble devoir accomplir un effort physique considérable. Il est beaucoup plus difficile et dangereux de se replier, que de monter en avant. Avant de rallier le bois d'oliviers, je tombais plusieurs fois, essoufflé et épiqué, buttant contre des mottes de terre.

Arrivé à proximité des arbres, par crainte d'être visés par les copains, nous appelons et les avertissons de notre arrivée. Repli sans histoire: le feu des mitrailleuses se ralentit, puis c'est le calme. Nous sommes bientôt hors de portée; la faim nous tenaille, la fraîcheur de la nuit nous saisit, avec les premières lueurs du jour. La fatigue s'empare de nous, et c'est «flappis» que nous atteignons un petit groupe de bâtiments, où nous recevons des conserves et du vin. Des avions fascistes viennent présenter leurs lettres de créance, sous forme de trois torpilles qui, heureusement tombent assez loin des mangeurs.

Malgré notre repli, cette première journée au feu fut d'une grande utilité. Effrayés par la magnifique tenue de nos camarades qui n'avaient pas hésité, un instant, à partir à l'assaut d'un fort, bajonnette au canon, les fascistes évacuaient deux jours après le couvent-forteresse en question.

HENRY STUART

DIANA. Artes Gráficas.—Larra, 6.—Madrid.